

Cinémonde "L'ESCLAVE DU GANG"

présente

le dernier
film
de

**JOAN
CRAWFORD**

le film *Vécy*



•
PARAIT LES
2^e ET 4^e JEUDIS
DE CHAQUE MOIS

•
6 H DE LECTURE
50 PHOTOS DONT
15 EN COULEURS
N° 39
PRIX 20 Fr.

Journalistes

PAR JOAN CRAWFORD

JE ne conçois pas qu'on puisse parler d'enfants « illégitimes ». Il n'y a pas d'enfants « illégitimes », mais parfois, seulement, des parents « indignes ».

Il ne suffit pas de donner le jour à un petit être pour s'arroger le titre de mère. Pas plus que le fait d'adopter un bambin ne vous confère le droit d'user et d'abuser de l'exercice de la tutelle maternelle.

Une expérience déjà longue de près de dix ans m'autorise à vous affirmer que ce n'est jamais vous qui — par le sang ou par la loi — adoptez un enfant. C'est toujours l'enfant qui adopte ses parents... lorsque ceux-ci se montrent dignes de son affection.

Et ma plus grande fierté est de pouvoir me dire que je ne suis pas une « mère adoptive », mais bien une mère « adoptée » par quatre délicieux garnements qui se nomment Christina, Christophe, Cynthia et Cathy.

Mais j'espère bien ne pas en rester là et avoir encore la possibilité d'adopter six autres enfants avant de mourir. Six ou même peut-être bien sept ! Histoire de pouvoir constituer à domicile, une véritable équipe de foot-ball !

Je plaisante, bien sûr, mais infiniment moins que vous ne le supposez. Si ma maison était plus vaste, et j'hésiterais pas à recueillir encore d'autres fils et d'autres filles...

Ne me dites surtout pas que les « enfants coûtent chers ». (FV l'odieux et repugnante expression). C'est faux. Les enfants constituent — pour reprendre ce jargon basement matérialiste — le plus rentable des capitaux, vous ne paie au centuple des tendresses que vous avez prodiguées.

Souvent, les correspondantes — les plus jeunes, ce qui est assez curieux — me demandent : « Est-ce que vos fonctions de mère adoptive suffisent à combler votre existence ? »

La plaisante question, en vérité ! Au début, elle m'écrivait bien un peu mais la pratique quotidienne de ma petite famille m'a enseigné la patience et la tolérance. Aussi m'ai-je accueilli avec peine à répondre aujourd'hui, en pleine possession de mon calme :

Je n'avais aucun besoin de ces enfants pour remplir ma vie. Jusqu'au jour où j'ai connu Christina. J'ai eu une existence suffisamment riche et mouvementée qui aurait suffi à combler tous mes désirs et toutes mes aspirations. Mais dès l'instant où je vis ce petit visage auroolé de boucles blondes, illuminé par deux saphirs étincelants, je compris aussitôt que j'étais passée à côté de ma véritable mission. Un amour passionné, frénétique et violent pour l'enfance m'envahit ! Je réalisai — c'est peut-être un peu ridicule de l'écrire — que j'étais faite pour avoir des enfants.

J'avais cheri tendrement la fille de mon frère. Non pas comme une tante peut s'attacher normalement à sa nièce mais vraiment comme une mère s'éprend de son enfant. C'était plus qu'il ne convenait. Sans doute ne fus-je pas payée, de retour, de ce débordement d'affection. Du moins, pas autant que je l'espérais, un peu présomptueusement. Elle m'appelait « baby ». Peut-être cette appellation familière a-t-elle tout gâché ! A bien y réfléchir, non pourtant, car cet échec m'a révélé ma vocation ! Elle m'appelait « baby ».

C'est en voyant, quelques années plus tard, le corps si fragile et si émuant de Christina, que j'ai définitivement compris à quel point j'aimais l'enfant.

Je suis fière de ma progéniture. Fière et parfois angossée par le poids de mes

Val nom : LUCILLE LE SUEUR.
née le 23 mars 1908 à San-Antonio (Texas). Un frère (Mal) - Mariée successivement à Douglas Fairbanks Junior (1929-1933) - Franchot Tone (1935-1939) et Philip Terry, (1945-1946) - Quatre enfants (adoptifs) : Christina, Christopher, Cathy et Cynthia.

FORMATION ARTISTIQUE. Débute comme girl dans une tournée à Springfield (1923) - Première revue à Broadway : « Innocent Eyes » (1924) - Première film : « Pretty Ladies » (1925) - Oscar de la meilleure actrice pour « Mildred Pierce » (1945).



(Photo WARNER BROS)

responsabilités. Mais que de joies et pour dire plus justement que de bonheur, en contre-partie de tous mes soucis.

Quant Tina avait trois ans, je tremblais à la pensée de la perdre. L'idée qu'un accident ou qu'une maladie put me ravir cet être si chèrement conquis à la vie, m'empêchait de terre, et d'une effroyable appréhension. J'ai trouvé le remède à ces maux... en adoptant Christophe. Dès lors, mes craintes se sont peu à peu dissipées. Un enfant unique est rarement heureux, je ne vous l'apprendrai pas. En donnant un frère à Christina, j'ai fait à la fois le bonheur d'une petite fille et celui... de sa maman...

Tina est maintenant presque une jeune fille. Je l'ai vue grandir et changer sous mes yeux comme un jardinier voit éclore une jeune pousse et s'épanouir lentement une fleur délicate. Elle est rêveuse et amoureuse, mais ce que j'aime surtout en elle, c'est son appétit de la vie. Ses beaux yeux s'ouvrent avec gourmandise sur le spectacle de notre univers quotidien. Ses grands éclats de rire, francs, clairs et bruyants m'enchangent. Bien davantage encore que son incontestable charme dont elle fera bien de se méfier... dix quelques années !

Il y a quelques mois, elle m'avait demandé la permission de se rendre seule — « comme une grande » — à l'école. Je ne pouvais tout de même pas lui refuser cette modeste satisfaction. J'ai lui seulement recommandé d'emprunter un itinéraire bien déterminé qui lui permettait d'éviter les carrefours où la circulation automobile me semblait particulièrement intense. Tina m'a désoùé. Comme elle est franche, elle a dû m'avouer qu'elle n'avait pas suivi le chemin que je lui avais indiqué. Pour la punir, je l'ai envoyée au lit avec ses cadets. Histoire de l'humilier. Tina n'a rien dit, mais je sais qu'elle a ressenti durement le contre-coup de cette « vexa-

tion ». La leçon a porté ses fruits. Depuis, ma fille file doux comme un agneau et ne s'avise plus de me duper !

Christophe, lui, est un roublard. Etait-il fier, moi ? Bien ! Le 4 octobre dernier, quand il fit son entrée à l'Urban Military Academy ! C'était sa première année de collège. La perspective de revêtir un uniforme — le premier de sa vie — l'emplissait d'orgueil. Il se gonflait comme un petit pouton. Oui, mais... deux jours ne s'étaient pas écoulés depuis son entrée à l'école que je le vis arriver, le regard languoureux comme celui d'une aimée implorante, pour me déclarer :

— Oh ! Maman, ne voudriez-vous pas me donner une photo avec un bel autographe pour mon meilleur copain ? A l'école, ils ne veulent pas croire que je suis votre fils.

Cela m'amusa beaucoup. Ayant choisi la plus belle et la plus grande photo de ma collection, je me mis en devoir d'y apposer une magnifique dédicace...

Deux jours, après, je vis mon Christophe revenir avec une certaine grâce à la main.

— « Maman, il y a encore un camarade qui ne veut pas croire que vous êtes ma mère... ». Lui aussi, il réclame une photo dédicacée... maintenant. Et quelle fois. Il y eut aussi une troisième puis une quatrième et une cinquième reprise de ce sketch... Ma mélancolie alors s'éveilla. On a beaucoup écrit, notamment, sur Tina. Je même que des garnements de moins de dix ans fussent déjà des spectateurs fanatiques de Joan Crawford ? Je menai ma petite enquête... naturellement. Et quelle ne fut pas ma surprise en découvrant que Chris avait imaginé cet astucieux stratagème pour prélever une dime sur ses petits camarades, en leur revendant au prix de vingt-cinq cents, le portrait de sa mère !

Décidément, il n'y a plus d'enfants ! Christophe a pleuré lorsque j'ai tenté de le confondre. Ses pauvres et chères petites larmes m'ont brisé le cœur.

Pourquoi faut-il vraiment que nous fassions parfois de la peine aux petits ? C'est ainsi que l'été dernier, j'ai causé un gros chagrin à Tina sous que celle-ci se doutait que je souffrais bien plus qu'elle...

Tina était partie en camp de vacances. C'était la première fois que nous nous séparions pour de longues semaines. Aussi lui avais-je promis de l'appeler chaque soir, par téléphone, pour lui souhaiter une bonne nuit avant de s'endormir. Le premier soir, ce fut la directrice qui répondit à mon appel et qui me déclara avec politesse mais fermeté que le règlement interdisait ces communications journalières.

Bouversée, j'insistai néanmoins pour avoir Tina au bout du fil afin de lui expliquer la situation.

Ma fille était effondrée. Moins que moi, je dois bien l'avouer. Néanmoins, je dus réunir tout mon courage pour lui dire :

— « Ma petite fille chérie, je n'ai pas la permission de téléphoner chaque soir... Sois sage, passe quand même de bonnes vacances... Tu maman pense à toi, à chaque minute qui s'écoule... nous nous reverrons. Bien vite ! »

Tina me crut-elle ? J'ai eu depuis qu'elle avait pleuré, chaque nuit, pendant les trois semaines que dura son camp. Moi aussi pleureuse, mais Tina l'ignore certainement.

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que nous avons passé là les plus affreuses vacances de notre existence et que, jusqu'à plus, au grand jamais, je ne me séparerai de mon enfant, ne fut-ce même que pour quarante-huit heures !

Notre couverture : Joan Crawford et David Brian dans « L'Esclave du Gang » (Kodachrome Warner Bros).



Joan Crawford et Douglas Fairbanks Junior, photographés à Santa-Monica, où ils passeront leur lune de miel en 1929.

NE pas aimer, c'est ne pas vivre, déclarait Joan Crawford en 1938.

S'il faut en croire cette maxime, son auteur... aurait beaucoup vécu. Joan Crawford, en effet, a beaucoup aimé. Fougueusement, généralement, passionnément. Mais chacune de ses expériences sentimentales ou matrimoniales s'est finement soignée par un échec. Aussi, comprend-on sans peine que sa soif de tendresse et son besoin d'affection se soient reportés, depuis quelques années, sur ses quatre enfants adoptifs. Pour Joan Crawford, le sentiment de l'amour s'est ainsi idéalisé, sublimé avec le temps.

Le premier être qu'elle vraiment chéri la vedette de « Mildred Pierce » est un certain Ray Sterling qui joua un rôle important dans la carrière de la célèbre vedette. Sans lui, Lucille Le Sueur ne serait vraisemblablement jamais devenue Joan Crawford. Ray Sterling est, en effet, ce personnage qui, en 1924, fut l'ami de Lucille Le Sueur hors de Kansas-City, en lui procurant un engagement dans une troupe de music-hall. Un an plus tard, c'est encore lui qui conseilla à Joan, très hésitante, d'accepter un contrat pour Hollywood. Il fut ainsi le bon ange de cette petite débutante qui devait faire parler d'elle, par la suite, Ray fut sans doute, très épris de Joan. Epris au point de sacrifier son amour à la réussite de celle qu'il chérissait. Joan, elle, est demeurée fidèle à cette amitié de sa jeunesse. Elle est restée relations avec Ray qui lui écrit assez régulièrement. Non sans mélancolie, elle a avoué, l'an dernier, à un humble reporter que son seul regret était de n'avoir pas réalisé, jadis, la nature du sentiment qu'elle inspirait à son ami : « Nous aurions pu nous marier... Peut-être aurais-je été heureuse ? »

En arrivant à Hollywood, Joan Crawford mena joyeuse vie dans les boîtes de nuit. Ceci se passait en 1925 alors que Clara Bow se fait de sa gloire, étant la reine de ces fêtes nocturnes. Joan ne tarda pas à lui ravir son sceptre. Son succès était éclatant. Il ne se passait guère de semaine sans qu'elle ne ramenât l'aube, chez elle, une nouvelle coupe de championnat, gagnée de haute lutte dans un concours de shimmy!

Philip Terry, acteur moins connu que Doug Fairbanks junior et Franchot Tone, fut le troisième mari de Joan Crawford. Mariés en 1945 ils divorcèrent... en 1946.



Un soir, pourtant, où juchée sur une table, elle exécutait un pas endiablé de charleston, elle sentit un regard braqué sur elle. Un grand jeune homme blond, d'allure un peu gauche, la dévisageait avec insistance. Dans ses yeux brillait une lueur de reproche. Atterrée, Joan s'immobilisa et refusa de danser tout le reste de la soirée. En quittant l'établissement, elle s'enquît auprès du portier de l'identité de ce personnage.

— Comment, lui dit le boy, vous ne l'avez pas reconnu?... Mais c'est le petit Doug, le fils de Douglas Fairbanks!

A quelques jours de là, Paul Bern, l'ami de toutes les stars, emmena Joan au théâtre. On jouait « Young Woodley » dont la vedette était Douglas junior. Emervillée par le jeu de celui-ci, Joan lui adressa dès le lendemain un long télé-



gramme de félicitations. La réponse ne se fit pas attendre. Doug vint la porter en personne. Ils firent une longue randonnée, en voiture. Le soir, en déposant Joan à son domicile, Doug lui déclara : « Ce qui me plaît en vous ce sont les petites taches de rousseur sur le bout de votre nez ». Ce fut là sa première déclaration. Quelques semaines plus tard, il la demandait en mariage. A cette occasion, les portes du « Pickfair » s'ouvrirent pour accueillir les jeunes fiancés. Dans ce domaine retiré où Mary Pickford et le père de Douglas ne recevaient que de rares invités de marque, la jeune comédienne connut un accueil d'une politesse glacée. La réputation de frivolité et d'excentricité dont jouissait alors la vedette de « Montana Moon » expliquait cette attitude. Joan faillit fondre en larmes. Pour la consoler, Doug prit sa voiture et conduisit sa fiancée à la petite chapelle de Saint-Malachie où un pasteur les maria le 29 juin 1929. Durant plus de deux ans, ce nouveau couple de l'écran sembla vivre, apparemment une véritable lune de miel. Aussi quelle ne fut pas la surprise du public, certain jour de 1933, où la presse annonça le divorce de Joan Crawford : « J'ai quitté Douglas parce que nous n'étions pas heureux ensemble, voilà tout », déclara Joan. Nous avons tenté un essai loyal : nous sommes venus en Europe, espérant que le voyage de noces que nous n'avions jamais eu le temps de faire, accomplirait un miracle. Hélas, il n'en fut rien... Ne croyez surtout pas que le divorce parce qu'il y a un autre homme dans ma vie ! »

Joan rencontra pourtant l'année suivante, l'homme qu'elle crut bien être le mari idéal. C'était un jeune acteur, nommé Franchot Tone, dont elle fit la

connaissance sur le plateau des studios. Franchot fut le second mari de Joan Crawford. Celle-ci n'eut qu'une ambition : faire de son mari une vedette de cinéma.

Franchot était alors considéré comme un des plus sûrs espoirs cinématographiques du lendemain. Joan pensa trouver le bonheur en l'épousant. Pendant cinq ans, elle n'eut qu'un but, qu'un désir : faire de son mari un acteur de premier plan. Ils tournèrent ensemble plusieurs films et Franchot acquit définitivement ses galons de vedette par deux remarquables créations dans « Les Trois Lanciers du Bengale » et « Les Révoltés du Bounty ». Certains même laisserent entendre que durant tout le temps de cette union, Joan faillit bien compromettre sa carrière en ne songeant précisément... qu'à celle de son mari. En 1939, pourtant, Joan et Franchot se séparèrent bons amis, ayant réalisé que leur beau rêve de bonheur à deux était impossible.

En dépit de ces deux échecs matrimoniaux, Joan décida de faire une troisième tentative. Celle-ci ne s'avéra pas plus heureuse que les précédentes : Philip Terry, le troisième mari de Joan Crawford, était lui aussi un acteur de cinéma, mais infiniment moins célèbre que Doug Fairbanks et Franchot Tone. Joan ne réussit pas à en faire une vedette. Après un an de mariage, en 1946, chacun reprit sa liberté.

C'est en vain que, depuis cette date, certaine columnist célèbre des Etats-Unis s'efforce, de temps à autre, de fiancer Joan avec une célébrité du moment. La vedette dément régulièrement. Elle proclame hautement qu'elle ne se mariera jamais plus et que son existence de mère de famille suffit à combler ses vœux.

Mais Joan Crawford pense-t-elle sincèrement ce qu'elle affirme avec tant de véhémence?

On parle beaucoup d'une idylle avec l'attorney Greg Bautzer. Mais est-ce parce qu'on a vu, à plusieurs reprises, Joan danser au Ciro's avec l'ex-mari de Joan Fontaine, qu'on est déjà en droit de parler de fiançailles? Le moins qu'on puisse dire est que ce pronostic semble quand même un peu hâtif... D'autant plus que Joan se défend d'éprouver pour son compagnon de sortie d'autre sentiment que celui d'une profonde amitié.

Ex-mari de Joan Fontaine, l'attorney Greg Bautzer est dit-on le quatrième prétendant de la vedette de « l'Edvive du gang ». On les a vu souvent ensemble souper et danser au Ciro's.





Cette photo a été prise, peu après mon arrivée à Hollywood (en 1925). Je posais alors surtout pour les magazines de cinéma.



Avec Kent Douglas, dans un de mes premiers films muets « With-in the Law » que mit en scène l'excellent réalisateur Sam Wood.



Je portais cet extravagant chapeau (très à la mode !) dans « The Duke Steps Out ». Sur cette photo, je suis avec William Haines.



Avec Douglas Fairbanks Junior, dans « Ardente jeunesse » de Jack Conway qui fut un de mes meilleurs films muets.



J'ai été la vedette de la première adaptation cinématographique de l'opérette « Rose-Marie ».



« La pente » fut un de mes premiers grands succès. L'échangeais ce baiser avec Lester Vail.



J'ai retrouvé Clark Gable dans « Fascination » que je devais retourner quinze ans plus tard avec Van Heflin.

A Hollywood, il y a beaucoup d'êtres capables d'acheter ou de vendre un film mais très rares sont ceux qui savent comment il se fabrique. A mon sens, le choix d'un opérateur est, au moins aussi important que l'engagement de la vedette ou du réalisateur. Et il est parfaitement injuste, quand une production est réussie, d'en accorder le seul mérite à la distribution ou à la mise en scène. L'opérateur, est, pour beaucoup, l'artisan de cette victoire.

Un « cameraman » doit savoir tout faire en ce sens que sa technique ne sera pas la même s'il s'agit d'une comédie, d'un drame ou d'un « western ». Avant qu'un opérateur ne connaisse la grande vogue, il doit subir des années d'apprentissage et lorsqu'il réussit enfin, il lui faudra composer avec le caractère instable des metteurs en scène, des stars et des producteurs.

C'est aussi la dure école de la patience... Le cameraman règle ses lumières avec les « doublures des stars », et lorsqu'il a terminé son travail, le metteur en scène et le dialoguiste font irruption sur le plateau en annonçant avec jovialité qu'ils ont remanié la scène. Tout est à recommencer !

Personnellement, je fais confiance au cameraman avec lequel je travaille. Je sais que c'est lui qui m'éclairera à mon avantage... et me permettra de jouer, naturellement, sans me soucier de l'appareil. Quand je tourne un film, je répète mon dialogue dans ma loge ou dans une piste voisine avec mes partenaires... et quand nous arrivons devant la caméra, de nouveaux problèmes se posent pour l'opérateur.

Depuis des années, j'admire avec quelle virtuosité le cameraman s'adapte aux conditions de travail les plus pénibles... Comment un homme qui vient de terminer un film en noir et blanc, peut-il, le lendemain régler les lumières d'un technicolor ? Et c'est avec le même sourire pourtant qu'il passe d'un extérieur de neige... aux pistes sablonneuses du désert.

Les opérateurs sont les plus jeunes dans l'industrie cinématographique et ils ne se démodent jamais parce qu'il leur faut suivre journellement les améliorations de la technique moderne et se familiariser très rapidement avec un équipement sans cesse renouvelé.

Je dois aussi ajouter que les cameramen adorent leur métier. J'en ai vu qui passaient de longues heures à régler une lumière pour qu'elle mette en valeur le talent ou le physique d'une star. J'en ai vu travailler d'autres, grâce à qui la scène tournée... prenait enfin sa réelle valeur. Ces hommes sont toujours de véritables artistes.

Les opérateurs n'ont pas cessé de défendre leurs droits dans l'industrie cinématographique, et peu à peu, ils ont gagné l'estime de toute la profession. J'espère que dans un avenir prochain, le public rendra hommage à ces merveilleux artisans.

Avec Wallace Beery dans « Grand Hôtel », dont les autres vedettes étaient : Jack Garbo, Barrymore et H. Hersholt.

Je le dis d'autant plus volontiers que la première personne avec qui je pris contact à Hollywood, lors de mes débuts, fut précisément un opérateur. Il se prénomait Tommy. Il était irlandais et avait les cheveux aussi rouges qu'une boîte de carottes. Je serais, un peu intimidée, de la carlingue d'un avion. Il m'accueillit avec empressement. De grandes claques dans le dos, une vigoureuse poignée de mains et des glapissements de bienvenue tonitruants. Ma timidité se dissipa aussitôt.

Le lendemain, la température était revenue à la glace. Convoquée aux studios de la Metro-Goldwyn Mayer, je devais tourner mon premier essai. Je portais — je m'en souviens comme si c'était hier — une robe de tissu écossais, des souliers à talons plats et des bas noirs. Edmond Goulding qui devait me diriger n'était pas de très très bonne humeur. Quant à moi, j'étais si émue, si paralysée par le trac, que mes oreilles bourdonnaient. Je n'entendais rien de ce qu'on me disait, et je fis tout à contre-sens. Mon « test » fut une véritable catastrophe. Edmund Goulding, découragé, quitta le plateau en haussant les épaules. Seul, Tommy qui

MA CARRIÈRE

était là, vint près de moi et me consola. Il me raconta des histoires si drôles que les larmes que je retenais à grand-peine firent vite place au plus fou des rires. Mes nerfs se détendirent et Goulding qui n'était pas un si mauvais homme, voulut bien alors recommencer à me faire tourner...

Il faut vous dire que ceci se passait au début de l'année 1925, et que je n'avais échoué à Culver City qu'avec un mince entousiasme.

Trois semaines plus tôt, j'étais encore danseuse au Palladium de Broadway et je ne songeais guère au cinéma. Je croyais enfin avoir trouvé ma voie. J'espérais devenir, avec le temps, une étoile de music-hall. La revue que j'interprétais avait été terriblement fatiguée à répéter. Sans trop de difficultés le régisseur m'avait accordé un congé de trois jours pour passer les fêtes de Noël en famille, à Kansas-City. Deux jours avant mon départ, Granny, le régisseur vint me voir dans ma loge et me dit :

— Harry Raft vient d'arriver de Hollywood. Il est à la recherche de talents nouveaux pour le cinéma. Je sais qu'il t'a remarquée. Tu pourrais bien décrocher un contrat pour les « movies » d'ici peu...

Je haussai les épaules et partis néanmoins, pour Kansas. Le lendemain de mon arrivée, je reçus un câble me proposant un contrat de cinq ans pour la

Je fus la partenaire de Robert Montgomery dans « Captive » qu'interprétaient aussi Nils Asther et May Robson.





Clark Gable (qui portait depuis pas une superbe moustache) fut encore mon amoureux dans « Le Tourbillon de la danse ».

Avec Franchot Tone, dans « La femme sa vie », où j'avais également Bob Montgomery comme autre soupirant.

« Vivre sa vie ». Ce titre est tout un programme, n'est-il pas vrai ? Sur cette photo, j'ai suis avec Brian Aherne.



« L'Enchanteresse » de Clarence Brown m'a permis d'arborer de splendides toilettes romantiques. R. Taylor était mon partenaire.

cité du cinéma, j'étais stupéfaite. Ma première réaction fut de m'emporter. Tapanut du pied, je déclarai à ma mère :

— Je ne veux pas faire de cinéma. Je suis une danseuse, pas une actrice.

Mes amis protestèrent. Ils firent tant et si bien que j'acceptai, à contre-cœur, la proposition qui m'était faite.

Et c'est ainsi que le 1^{er} janvier 1925, je débarquai en Californie...

Mes premiers mois à Hollywood ne furent pas gais. J'étais de plus en plus persuadée que je m'étais fourvoyée dans une carrière où je n'avais aucun espoir de réussir. On me fit « doubler » Norma Shearer, puis je me perdis dans la foule anonyme de la figuration intelligente. Le «*root* de «*pin-up girl* » n'existait pas encore à l'époque... mais je remplis durant des mois la fonction des mannequins souriants et plus ou moins déshabillés qu'on photographiait déjà à longueur de journées. Je posai des semaines durant, pour des clichés invraisemblables que les journaux de cinéma publiaient avec des légendes non moins invraisemblables.

PAR MES FILMS

Le soir, je sortais dans les night-clubs et je dansais... jusqu'à l'aube. Inconnue dans les studios, j'étais déjà célèbre dans les boîtes de nuit. Je collectionnais les coupes qu'on décernait chaque soir à la meilleure danseuse de charleston. Cette publicité indirecte me fut profitable. Elle attira sur moi l'attention des cinéastes et me permit de tenir mes premiers rôles importants, à l'écran, d'abord dans «*Paris* » aux côtés de Charles Ray et Douglas Gilmore avec précèlement... Edmund Goulding pour mettre en scène, et ensuite dans «*Old Clothes* ».

Mon nom ne plaisait pas aux dirigeants des studios et je me rappelle qu'on organisa, auprès des techniciens, un concours doté d'un prix de vingt-cinq dollars pour me découvrir un pseudonyme. Parmi les concurrents, il se trouvait un jeune assistant réalisateur nommé... R. Floray qui a d'ailleurs rappelé ce souvenir dans son livre récent sur Hollywood. Comme lui, je ne me rappelle plus qui me dénicha le nom de Joan Crawford que l'état-major de la M.G.M. adopta, d'enthousiasme...

En changeant de nom, je changeai d'emploi. De danseuse, je devins actrice, et je tournai beaucoup. En effet, en 1927, je signai avec la M.G.M., un contrat de seize années qui me permit de jouer une bonne trentaine de films.

Le seul ennui c'est que je ne dansais que rarement.

«*Mannequin* », le seul film où j'ai eu pour partenaire ce remarquable comédien qu'est Spencer Tracy.

On a bien voulu se rappeler dans «*La féerie de la glace* » que j'avais été danseuse. Je patinais aussi avec J. Stewart et Lew Ayres.

«*Femmes* » comme son titre l'indique, n'était jolui que par des... femmes. J'y tenais un rôle près de Norma Shearer.

Conrad Veidt et Melwyn Douglas tournèrent avec moi «*Il était une fois* », adapté de la pièce de Francis de Croisset.

Une première fois, en 1933, dans «*Le Tourbillon de la danse* » et une seconde en 1939, dans «*La féerie de la glace* », on voutut bien se rappeler que j'avais d'abord débuté dans les rangs des chorus-girls et que j'étais encore experte dans l'art de mouvoir mes pieds sur une piste d'orchestre!

En revanche, ce de rôles dramatiques, que de personnages de femmes fatales, vouées à des amours impossibles... sinon difficilement amovables!

Je ne crois pas avoir été une «*vamp* » du moins dans le sens que l'on donne à ce terme. J'ai l'impression d'avoir joué surtout les grandes amoureuses. Ce n'est pas un rôle déplaisant bien sûr, surtout lorsqu'on a serré dans ses bras des partenaires aussi séduisants que : Bob Montgomery, Clark Gable, Franchot Tone, Robert Young, Melwyn Douglas, Robert Taylor, Spencer Tracy, James Stewart, Lew Ayres, Gene Raymond ou William Powell... Mais c'est insuffisant... Aussi gardé-je un meilleur souvenir de certains films peut être mineurs, comme «*Loufoque et Cie* » par exemple, qui m'ont du moins permis de tenir, exceptionnellement, des rôles comiques.

Je sais qu'on m'a reproché de m'être montrée trop exclusive dans le choix de mes partenaires, lorsque j'étais la femme de Franchot Tone. Que celles qui n'ont jamais aimé, me lancent la première pierre. Les autres, j'en suis sûre, comprendront sans peine que la passion vult fait souvent agir avec partialité...

Il est vrai que durant quatre ans, j'ai désiré ardemment ne jouer qu'avec mon mari. En vain, nous avions cherché une bonne pièce que nous aurions pu monter sur une scène de Broadway. Nous dûmes nous rabattre rapidement sur les sujets de scénario. Et c'est ainsi que j'ai tourné tour à tour avec Franchot, «*Après nous le déluge* », «*Le Tourbillon de la danse* », «*Vivre et aimer* », «*La femme de sa vie* », «*L'Enchanteresse* », «*Loufoque et Cie* » et «*L'Inconnue du Palace* ». A bien regarder de près, ai-je eu réellement tort ? Car ces films, que je sache, ne sont pas parmi les plus mauvais que j'ai tournés...

D'ailleurs ce qui est fait est fait et j'aurais mauvaise grâce à revenir sur un chapitre qu'il ne m'est plus loisible de modifier!

Brillante époque de l'entre-deux guerres! Comment pourrais-je ne pas l'évoquer sans mélancolie, puisqu'elle m'a permis de récolter mes plus grands succès cinématographiques. J'étais, paraît-il, une «*star* », une championne du box-office. Je valais beaucoup de dollars. On s'arrachait mes autographes. Et puis...

Oui. Et puis, un beau matin — c'était en 1943 — je me suis réveillée, avec un goût amer dans la bouche, une boule au creux de la gorge. Un affreux pressentiment m'envahit. En une nuit, le rêve avait fait place



Dans «*La fin de Madame Cheney* », je repris le rôle que Norma Shearer avait créé, en muet.



Dans «*L'Inconnue du Palace* », j'incarnais une chanteuse de cabaret dont s'éprenait R. Young.





Je n'ai pas tenu que des rôles dramatiques. Témoins, cette scène de « Embarrassons la mariée » où l'on me voit avec M. Douglas.



« Above Suspicion » est un film d'espionnage que j'ai tourné en 1942 sous la direction de Richard Thorpe avec F. Mac Murray.



« When Ladies Meet » n'a pas été présenté en France. J'avais pour partenaires Bob Taylor (ci-dessus) G. Garson et H. Marshall.



Avec Fredric March, dans « Suzanne et ses idées » de George Cukor dont Rita Hayworth était aussi la vedette.



Après deux ans d'inactivité, j'ai recommencé à tourner en 1945, « Mildred Pierce ».



J'ai tenu un rôle dramatique après de John Garfield dans « Humoresque ».

J'ai tourné, sans maquillage, cette scène tragique de « La Possédée » Le film était une sorte de remake de « Fascination ».

MA CARRIÈRE PAR MES FILMS (suite)

ou cauchemar. Non, je ne m'étais pas trompée. J'avais atteint le mauvais côté de la pente et je me sentais glisser... de plus en plus bas... de plus en plus vite! Oh, bien sûr, les producteurs ne me jetaient pas brutalement à la figure quand je les rencontrais : « Ma pauvre Joan, vous êtes finie ». Non évidemment, mais je sentais bien, à leur regard à leur attitude compassée et prévenante qu'ils pensaient déjà que je n'étais plus rien à Hollywood. « Son temps est terminé »... Cette phrase atroce, combien de fois ne l'avais-je pas entendue prononcer, au cours de ma carrière. C'était le glas qui saluait, invariablement, le trépas d'une star, lorsque celle-ci ayant cessé de plaire au public, était priée comédien de renoncer au cinéma.

Après tant d'autres allais-je aussi connaître cet humiliant supplice? J'étais triste à mourir. Cet abandon d'un métier auquel je devais de si grandes joies... Non, ce n'était pas possible. Tout mon être se révoltait à cette pensée et malgré moi, je me prenais à répéter : « Ton heure n'est pas venue... Non pas encore! »

Il fallait agir. Vite et énergiquement. Tenter n'importe quoi. Lutter coûte que coûte. Et surtout ne pas se tromper.

Sans hésiter, je décidai de me retirer et de chercher le scénario exemplaire qui me permit de faire la rentrée qui s'imposait. Sinon, c'eût été, cette fois la chute verticale, irrémédiable, désespérée. Durant, près de deux ans, je devrai script sur script, épluchant chaque découpage dans l'espoir de trouver enfin le scénario de ma vie. Deux ans. Ouh! Vous dire ce qu'ont été ces journées, ces heures, ces minutes... Cela m'est impossible! Parfois, le découragement me prenait. J'avais envie de jeter au feu ces feuillets qui s'entassaient partout dans ma maison, sur mon bureau, dans les casiers de ma bibliothèque et même sur le dossier des fauteuils et des divans. N'eût été la présence si réconfortante de mes enfants, je crois que j'aurais sombré dans le plus profond des désespoirs! Peut-être même, certain soir où le café était trop lourd à supporter, n'aurais-je pu résister à la tentation du tube de gardénol ou de la petite fiole de laudanum, si proches de ma main, dans le placard à pharmacie!

Et puis, le miracle se produisit. Après deux ans de patience, Ronald Dougall, me soumit le travail que lui avait inspiré un remarquable roman de James Cain. C'était enfin le scénario tant attendu, celui de « Mildred Pierce ». On hésitait à me le proposer car le rôle pour lequel j'étais pressentie était celui d'une mère dont la fille était déjà d'âge à lui disputer l'amour d'un homme. Je fus enthousiasmée. Voilà bien ce qu'il me fallait pour faire ma rentrée dans

Avec Dana Andrews, dans « Femme ou Maîtresse », une passionnelle histoire d'amour, inspirée du beau roman d'Elizabeth

Ne croyez pas que je veuille jouer les pin-up girls. Mais c'est ainsi que j'apparais dans « Le Boulevard des passions ».

Et voici une scène de mon film le plus récent : « Good Bye My Baby » que j'ai tourné il y a quelques mois avec Robert Young.



les studios. Enfin, je jouais un personnage dont j'avais l'âge exact. Certains critiques voulurent me mettre en garde contre cet emballement qu'ils jugèrent dangereux :

— Vous êtes toujours jeune et belle, Joan, me dirent-ils. C'est une bêtise que vous faites de « sauter le pas » ainsi. Ce rôle sera fatal. Ne l'acceptez pas. Je l'acceptai pourtant... mais la fatalité ne s'acharna pas sur moi. A moins de vouloir appeler fatalité... le fait de recevoir l'« oscar » de la meilleure interprétation de l'année! Quelle joie ce fut pour moi! Quel bonheur et aussi quelle revanche! Les contrats et les propositions affluèrent. Aussitôt après « Le Roman de Mildred Pierce », je tournai « Humoresque », puis « La Possédée » qui était en quelque sorte un remake de « Fascination » que j'avais déjà joué en 1931. Van Heflin reprenait, dans cette nouvelle version, le rôle que mon camarade Clark Gable avait créé il y a quatorze ans. Tandis que Curtis Bernhardt donnait les derniers tours de manivelle à « La possédée », la Warner Bros me proposa un contrat de sept ans. Cette offre — je n'ai aucune honte à l'avouer — me versa un peu de baume sur le cœur. Allons le glas n'était pas encore pour demain!

En effet, depuis 1946, je n'ai plus cessé de travailler dans les studios. Au moins autant qu'avant-guerre... sinon plus. Après « La Possédée » j'ai interprété avec Dana Andrews et Henry Fonda « Femme ou maîtresse » sous la direction d'Otto Preminger, « Le Boulevard des Passions » avec Zachary Scott et David Brian. Ce dernier a d'ailleurs été mon partenaire dans : « L'esclave du gang ». Il y a quelques mois, enfin, j'ai retrouvé Robert Young dans un film. Mais nous avions un peu changé d'emploi. Nous sommes devenus plus sérieux. Aussi les personnages que nous incarnons ont-ils pris un petit caractère de gravité qui nous surprend et nous amuse à la fois.

Ne croyez pas, cependant, que je veuille me cantonner exclusivement dans les rôles dramatiques! Ce serait mal me connaître. J'aimerais aussi jouer des rôles comiques comme cela m'est arrivé parfois jadis... Ne serait-ce que pour me détendre un peu entre deux films noirs.

L'avenir m'apprendra si mes vœux se réaliseront. Quoi qu'il en soit, je ne craindrai plus trop l'approche du glas. Lorsque sera venue l'heure de tourner la page, je refermerai bien posément le livre de mes beaux souvenirs cinématographiques.

Et je m'en retournerai bien sagement à la maison, vivre auprès des miens le restant de ma vie. D'abord de reconnaissance pour un métier que j'aurai tant aimé et qui m'aura procuré les joies les plus pures et les plus profondes que je connaisse... après l'amour de mes enfants.

Je croyais que rien n'était pire que la misère.

Je la connaissais bien, avec ses relents d'évier et de lessive, sa fadeur des besognes monotones chaque jour recommencées, et cette amertume que laissent dans la bouche tous les désirs frustrés : des envies si violentes qu'on en a des crampes dans la nuque, envie d'un corsage neuf, envie d'une fugue à la campagne, envie bête d'un bibelot, d'un bâton de rouge, d'une paire de bas... Mais tout est toujours trop cher. Il faut renoncer... J'ai appris toute petite à me passer d'un gâteau, d'un jouet. Je soupirais, je pensais « Quand je serai grande... » Je comptais les années sur mes doigts...

J'ai grandi, j'ai connu Roy. C'était un brave garçon, il avait de grands bras chauds, et quand il m'embrassait, le soir, dans l'embrasure de la porte, il me semblait que je ne souhaitais rien de plus au monde. Il disait : « Tu verras... nous serons heureux... Je te donnerai tout ce que tu pourras désirer. Je travaillerai... » Il était vaillant, le pauvre, c'est bien vrai. Économe, sérieux, bon mari et bon père. Il me rapportait tout son salaire, et à la naissance de Tommy, il avait pris une assurance-vie, pour être certain que, quoi qu'il arrivât, le petit ne manquerait de rien. Pour payer les primes, il fallait se priver, bien sûr. Pas de cigarettes, pas de cinéma, et pour moi, moins que jamais de corsage neuf, de bâton de rouge, de bas de soie. Cela ne gagne pas lourd, un mineur.

J'essayais de faire de petites économies, j'aurais tant voulu ne pas avoir à refuser à Tommy ce que j'avais si désespérément désiré dans mon enfance.

Il m'aurait peut-être déçu, lui aussi. Il n'a pas eu le temps. Il avait six ans, c'était un si gentil petit bonhomme, tendre comme son père n'avait plus le temps de l'être. Il mettait ses petits bras autour de mon cou et me disait : « Maman, si j'avais un vélo, j'irais vendre des journaux, je gagnerais des sous... » Il savait déjà combien c'était important, les sous. Il avait très envie du vélo. Le marchand avait dit qu'il me ferait un prix. C'était un modèle qu'il avait depuis longtemps en magasin.

Je me laissais convaincre. Ce n'était pas si cher, après tout. En tirant sur tout, sur la nourriture, le chauffage, sur mes maigres frais de toilette, j'arriverais bien à joindre les deux bouts quand même... La joie de Tommy en enfourchant sa bicyclette ! Il était rose de plaisir, avec des larmes dans ses longs cils. Il pressa longuement ma main contre sa joue, je sentais son petit cœur si plein de gratitude.

Ce jour-là, j'étais contente. Tout en préparant le dîner, je voyais par la fenêtre de la cuisine mon petit garçon qui pédalait le long de l'allée, j'entendais ses cris, ses rires « Maman, maman, regarde... » Je redoutais un peu le retour du père, mais je pensais que tant d'innocent bonheur le désarmerait. Mais Roy était bien trop raisonnable pour oublier que ce vélo était trop cher pour notre bourse. Il pensait à la prime d'assurance, qu'il fallait justement régler deux jours plus tard.

JOAN CRAWFORD

VOUS RACONTE SON PLUS GRAND SUCCÈS :

(THE DAMNED DON'T CRY)

Réalisation : Vinc. Sherman. Scénario : H. Medford et J. Weidman, d'après le roman de Gertr. Walker

INTERPRETATION :

Ethel Joan Crawford Nick Pranta Steve Cochran
George Castleman David Brian Martin Blackford Kent Smith

Produit et distribué par : WARNER BROS



L'ESCLAVE

DU

GANG

SUITE PAGE 10



JE suis née le 23 mars 1908 dans le Texas mais c'est en Oklahoma que j'ai passé ma toute première enfance.

A Lawton, une petite cité agricole que bordaient alors les champs d'alfa et de kaïr corn. Des hommes faisaient aux alentours de la cité des forages, persuadés qu'ils trouveraient du pétrole. Ils devaient effectivement, en trouver quelques années plus tard. Mais à cette époque, où les usines n'avaient pas encore jailli du sol, les bouviers et les cultivateurs se retrouvaient, chaque semaine, sur la place centrale où se tenait le marché des grains. Le soir venu, ils se regroupaient tous dans une grange, rapidement enfermée par leurs pipes de maïs. C'était le seul lieu de plaisir de l'endroit, pompeusement nommé « Théâtre ». Sur une estrade improvisée, des filles en tutu paillété dansaient, et faisaient cliqueter de longues heures durant, les sequins accrochés à leurs sandales. Spectacle naïf et ingénu que le public, facilement enthousiaste, ponctuait de vigoureux hurrahs! L'homme que je croyais être mon père dirigeait cet établissement. J'ai su quelques années plus tard que cet être si affectueux n'était pas l'homme à qui je devais le jour. Il était le second mari de maman, celui qu'elle avait épousé après son divorce. En tout cas, je ne regrette pas d'avoir aimé cet homme comme un père, car il le fut réellement pour moi. C'est lui qui m'apprit à aimer la danse. Le soir, il me gardait tout près de lui dans les coulisses, et il me faisait admirer les ballets de ses interprètes. Il s'amusa à m'apprendre les pas des chorus-girls. Mes petites jambes étaient lestes,

Avec Jack Benny, sur l'hippodrome de Los Angeles au cours d'un steeple-chase (peu intéressant !)



Voici ma tenue d'après-midi préférée : une très simple robe de sole imprimée.

et déjà, à cinq ans, je savais lever le pied à la hauteur de ma tête et tourner sur mes pointes sans avoir le vertige.

Papa riait et s'amusa beaucoup de mes poussets. Maman, beaucoup moins. Sans doute, ne prisait-elle guère cette façon que j'avais de me singulariser aussi précocement. En outre, j'ai toujours soupçonné ma mère de nourrir une certaine préférence pour mon frère aîné. Quoi qu'il en fut, en tout cas, je n'avais guère le loisir d'aller gambader dans les rues. Je n'aimais pas les filles. Leurs jeux mièvres et niais m'horripilaient. Je préférais de beaucoup les brusqueries sympathiques des garçons, leurs parties de barres et de cache-cache où l'on pouvait échanger des horions... en toute amitié!

Certain jour de ma septième année, où maman m'avait surprise, en train de répéter je ne sais plus quel pas de valse ou de polka, je fus punie. Enfermée dans ma chambre, je ruminais ma rancœur, lorsque soudain des voix me héritèrent de l'extérieur. C'étaient mes petits camarades, déguisés en peaux-rouges, qui venaient me chercher pour jouer avec eux. La porte étant fermée à clé, j'ouvris la fenêtre, enjambai la croisée et sautai... Malencontreusement, je tombai sur un tesson de bouteilles qui traînait sur le sol. L'éclat de verre fendit ma chaussure et m'ouvrit le pied. Toute pâle, je regardai mon sang couler de la plaie jusqu'au moment où ma vue se brouilla. Un grand nuage passa devant mes yeux et je perdis

Je vous présente mon frère aîné Hal Le Sueur. Il est marié et père d'une ravissante petite fille.



Je n'aime pas rester inactive. C'est pourquoi je fais souvent de la tapisserie.

connaissance. Quand je revins à moi, j'étais allongée dans mon lit. Une odeur d'éther flottait dans l'air. Un vieux monsieur, le histouri à la main se penchait sur mon pied. Dieu, que j'eus mal! Je souffris terriblement car il ne fallut pas moins de trois opérations pour guérir mon pied. De longues semaines passèrent. Quand je me relevai, j'avais terriblement grandi et maigri. Je boitais, hélas, mais cette claudication disparut peu à peu. Le seul ennui est que mon pied blessé resta plus faible que l'autre et qu'il ne me fut plus possible de faire des pointes...

À quelque temps de là, on m'envoya avec mon frère à Phenix chez mes grands-

LES SECRETS DE

parents. J'appris, plus tard qu'on nous avait éloignés pour des raisons d'ordre privé. En effet, durant notre absence, maman divorça une seconde fois. Quand je la retrouvai, elle était pauvre et triste. Nous habitons maintenant Kansas-City. Maman tenait une blanchisserie et j'étais élevée dans une pension tenue par des sœurs. Nos finances n'étaient pas brillantes. On songea même à me retirer du collège mais les sœurs consentirent à me garder, à condition que je rendisse quelques menus services, à l'office et à la lingerie.

Les années passèrent. Je dus travailler. Pendant un certain temps, le « Country-Club », le cercle le plus sélect de la ville, m'employa comme nurse dans sa garderie d'enfants. Je fus aussi surveillante

Me voilà, avec toute ma petite famille, dans Christopher, mon fils et les





Et voici le bureau sur lequel je réponds aux lettres de mes correspondants.

à l'Université de Columbia. Mais tous ces postes ne me procuraient aucune satisfaction. Je ne pensais qu'à la danse. Chez nous, on ne prêtait guère d'attention à mes désirs. Maman s'était remariée pour la troisième fois et mon beau-père pensait que mon devoir était de travailler, moi aussi, à la blanchisserie.

Une nuit, je m'enfuis de la maison. Un camarade avec qui je dansais parfois au « Jack O'Lantern Coffee » comprit ma détresse. Il remua ciel et terre pour me permettre d'exaucer mes vœux. Un de ses amis qui était impresario finit par me trouver une place de girl dans une petite troupe. Au bout de quelques jours, je

MON INTIMITÉ

me retrouvai à Springfield, avec très peu d'argent. La troupe ayant dû réduire ses frais, après quelques déboires, avait été également contrainte de réduire... ses effectifs! Que faire? Sur les conseils de la vedette de notre spectacle, je gagnai Chicago. Dans mon esprit, c'était la première étape avant Broadway. J'avais un mot de recommandation pour une grande cantatrice. Mon seul espoir. Et pour toute fortune: deux dollars dans mon sac. Hélas, la cantatrice était partie en vacances, et je me retrouvai seule, désemparée sur le pavé de la grande ville. J'entrai dans un drug-store, bus un café pour me reconforter. Machinalement, je compulsai le bottin. A la rubrique « Impresarios » : un nom me frappa : celui d'Ernie Young. J'avais soudain entenu



Pour le soir, j'aime bien cette robe de mousseline de soie, recouverte de Chantilly.

parler de lui par mes camarades de travail, lors de notre malencontreuse tournée à Springfield. Il avait la réputation d'être très chic avec les débutantes. Sans hésiter, j'allai frapper à la porte de son bureau, et je jouai là, sûrement, la meilleure scène dramatique de ma carrière... Du moins, je le crois car les larmes qui jaillirent de mes yeux étaient vraiment sincères. Simplement, je contai à Young, ma triste histoire : mes déboires, ma détresse, les deux dollars qui me restaient pour toute fortune. Il fut très généreux en ce sens que, sans même préjuger de mes modestes talents, il me procura un engagement immédiat dans une tournée pour Détroit. C'est là qu'une nouvelle chance s'offrit à moi. J.-J. Schubert qui commandait une revue de Broadway assista un soir au spectacle. Ma danse du tambourin ayant eu l'heur de lui plaire, il me fit savoir qu'il pouvait m'engager pour New-York. C'est ainsi que par petites étapes, lentement, je touchai au but que je m'étais fixé : Broadway.

La suite, je vous l'ai contée tout à l'heure. Ce fut mon départ, six mois plus tard pour Hollywood... dont je n'ai pratiquement plus bougé depuis vingt-cinq ans!

Je suis en effet assez casanière. C'est pourquoi j'habite encore aujourd'hui à Brentwood la maison même que j'avais fait construire lors de mon arrivée en Californie. Evidemment, des travaux successifs l'ont peu à peu transformée,

embellie et modernisée. J'ai fait notamment aménager une nursery pour Cynthia et Cathy.

Après Miss Brown, Theo Cassen est ma plus proche et plus directe collaboratrice. Theo est ma secrétaire et amie. Quand je ne tourne pas, je prends deux leçons de chant par jour. Le matin, avec Mrs. Morando et l'après-midi avec Arthur Rosenstein. Le théâtre ne me tente plus guère mais l'opérette ou même l'opéra-comique ne me déplaieraient pas.

Je n'aime pas rester inactive. C'est ainsi que, lorsque je répète mon texte ou que j'écoute la radio, je ne puis m'empêcher de tricoter. Autrefois, j'écrivais des nouvelles. Aujourd'hui j'ai renoncé à imaginer des contes. Je préfère passer mes heures de loisirs au grand air.

Mes goûts sont simples. Ils sont ceux d'une bonne mère de famille qui ne vit que pour ses enfants et qui a dû se discipliner pour régler sa propre existence sur le rythme qui convient à l'enfance. C'est ainsi que je m'efforce de sortir tous les jours avec mes deux aînés. Le dimanche, nous organisons un pique-nique, aux environs de Los Angeles. Chaque soir, enfin, quand je ne suis pas retenue au studio, je dîne à six heures avec Christina, Christopher, Cynthia et Cathy. Ensuite tout le monde prend un livre jusqu'au coucher.

On me voit rarement dans les night-clubs. J'y ai été sans doute, trop souvent, à mon arrivée ici pour éprouver, maintenant l'envie de danser des nuits entières, en buvant du champagne. Je ne le regrette d'ailleurs pas, car rien ne vaut, croyez-moi, la chaleur et l'intimité d'un foyer qu'égayent des sourires d'enfants.

Ce gâteau m'a été offert pour mon anniversaire par les techniciens de la Warner. A droite : J. Garfield.

notre cuisine : Christina (ma fille aînée, à gauche), benjamins : Cynthia et Cathy.



J'ai mis vingt-cinq ans à gagner cet « Oscar ». C'est la plus belle récompense qu'on pouvait m'octroyer.





Roy était un brave garçon, économe, sérieux, bon mari et bon père. Mais j'avais trop d'ambition pour une femme de mineur.

L'ESCLAVE DU GANG

(SUITE DE LA PAGE 7)

J'insistai vainement. Je promis que la prime serait payée, je renouai au manteau d'hiver que nous avions choisi sur un catalogue. Roy considérait tout cela comme des enfantillages. J'avais besoin d'un manteau chaud, et Tommy pouvait se passer d'une bicyclette. Ni les larmes du petit ni les miennes ne purent l'ébranler. Il avait conscience d'avoir raison, il veillait à mon bien-être et assurait l'avenir de son fils. Ne lisait-il pas la rancune dans les yeux de l'enfant, ce désespoir que je connaissais si bien, cette rébellion... Il exigea que Tommy rendit le vélo le soir même.

La première étape de mon ascension ce fut ce bureau de tabac de New-York, où je vendais des cigares aux businessmen du quartier.

J'étais hors de moi. Roy haussa les épaules et prit son journal, inconscient de ce qu'il venait de détruire en moi, en son fils, insensible à notre rancune...

Lui aurais-je pardonné, si Tommy n'était pas mort? Je ne sais. La vie use la colère comme la joie. Elle use même le chagrin. Maintenant je peux penser à Tommy sans crier, sans pleurer. Je peux évoquer son petit visage aux yeux clos, son pull-over taché de sang. « Il est mort sur le coup », affirment les témoins de l'accident. Le chauffeur n'était vraiment pas responsable, l'enfant avait traversé la rue sans regarder. Il ne pensait qu'à sa déception, les larmes brouillaient ses yeux. Et, somme toute, il ne savait pas encore très bien rouler à bicyclette. Il n'avait pas voulu perdre ses dernières quelques minutes de jeu, jusqu'à la boutique du marchand.

Roy souffrit de cette mort, autant que moi sans doute. Il aimait Tommy. Il m'aimait. Il était de ces êtres simples qui acceptent leur destin, qui se contentent d'une espérance vague et se bercent de promesses.

Ce n'était plus suffisant pour moi, en tout cas. Tommy était depuis longtemps ma seule joie, et maintenant qu'il m'était enlevé, plus rien ne me retenait dans cette triste petite ville.

J'étais jeune encore. Je pouvais refaire ma vie. J'avais compris la leçon. J'étais de celles qui doivent tout gagner durement, dans la vie. Mais Dieu merci, j'étais forte, résolue, pas sottie, et pas laide. Je saurais bien me débrouiller...

Je vendis des cigares jusqu'au jour où le gros Walter m'offrit de devenir mannequin dans sa maison de couture. Pour la première fois de ma vie, je pus changer de robe autant de fois que j'en eus envie. Et même bientôt un peu plus souvent que je ne l'aurais voulu. Je n'avais aucune expérience, mais au début surtout la joie de porter des toilettes neuves me donna du de l'allure. « Chic et beau », la boîte d'entrée, en dépit de son nom français, n'était guère qu'une maison de confection, mais elle avait une grosse clientèle surtout en province. Lorsque j'entrai, c'était le plein feu de la saison, et ma collègue Sandra était une fille molle, toujours fatiguée, qu'on trouvait à tous moments avachie dans un fauteuil du salon d'essayage. J'eus sans grande peine un vif succès parmi la clientèle de Walter. Un succès assez particulier. Les acheteurs étaient en

général de gros revendeurs de province, qui venaient commander en série une demi douzaine de modèles. Ils savaient évidemment apprécier la qualité d'un tissu ou la nouveauté d'un détail, mais ils se laissaient facilement impressionner aussi par la façon dont la toilette était portée. Walter m'avait appris à creuser les reins, à faire des ronds de jambes, à me pencher pour faire valoir mon décolleté. Le soir, dans ma chambre, je m'appliquais à marcher avec des livres en équilibre sur la tête et à prendre des poses copiées sur les modèles de Vogue ou de Harpers Bazaar. On m'avait assez répété, dans les agences où j'étais allée chercher du travail « avant de penser à gagner votre vie, il vous faut apprendre un métier ». J'apprenais le mien consciencieusement. Mais les clients de Walter n'en demandaient pas tant. Souvent, je sentis leurs doigts palper ma croupe sous prétexte d'apprécier le soyeux du tissu, ou leurs regards s'attarder plus au creux de mon dos qu'à la broderie d'une écharpe. Et bientôt le patron m'annonça tranquillement que je devrais le soir aller dîner avec un acheteur. Il trouvait cela absolument naturel. Sandra avait l'habitude, et m'accompagnerait avec, elle aussi, un cavalier, qui était d'ailleurs l'associé du mien. Cela faisait partie des obligations du métier.

— D'ailleurs, ça rapporte toujours

LA MODE par

« Les étoffes créent l'illusion et rendent les hommes imaginatifs. Quand on dit d'une femme qu'elle a du « sex-appeal », c'est le plus souvent en se référant à la façon dont elle s'habille. Je ne crois pas que les jupes courtes soient très seyantes. Je pense plutôt qu'une robe bien drapée, épousant harmonieusement la ligne de celle qui la revêt, laisse les hommes rêveurs, perplexes et tourmentés sur les charmes secrets de ladite personne... »

« Quoi qu'il en soit, il est une règle

un petit extra, me dit-elle. Quand on connaît la musique, on s'en tire sans grand bobo, tu verras...

Elle connaissait la musique. Elle savait pousser les hommes à boire, se faire offrir des plats chers, tirer tout le profit possible de ces petites soirées. C'était pour cela qu'elle commençait à avoir le teint gâté, et des bourrelets au tour de taille. Elle savait rien en écoutant des anecdotes groiveses,





Walzer m'avait appris à creuser les reins, à faire des ronds de jambes. Les acheteurs se laissaient impressionner par la façon dont la toilette était portée.

remettre à sa place une main trop pressante, et le moment venu guider ses nouveaux amis vers le petit salon de Grady. On y jouait assez gros jeu. Emêchés et soigneusement distraits par nos soins, nos compagnons n'étaient pas de force à affronter au poker les habitués de la maison. Ils y laissaient quelques plumes. Grady, qui n'était pas ingrat, nous donnait un petit pourcentage sur les gains de la soirée.

— Tu vois, ce n'est pas comblé,

JOAN CRAWFORD

élémentaire que vous devez adopter : Soyez toujours vous-même. La simplicité est le secret de l'élégance. Un brusque changement de la mode est toujours une chose amusante et excitante. Il est plaisant de s'habiller comme le font toutes les autres... Mais rien ne vous oblige à suivre les pires extravagances qui sont parfois de mise dans ces révolutions vestimentaires. Il ne dépend que de vous de vous inspirer des courants changeants pour vous efforcer de renforcer votre individualité ».

me dit Sandra en me remettant vingt dollars le soir de notre première sortie. Suffit de piger le truc...

Je pigeai très vite. Bientôt, je n'eus plus besoin de Sandra pour décrocher en même temps une commande et une invitation. Bientôt je me sentis de force à faire cavalier seul. Car j'avais découvert que ce que ma copine appelait « partager les bénéfices », c'était empocher 80 dollars sur les 100 que lui glissait Grady.

Le hasard voulut que cette semaine-là il ne vint que de vieux clients, des habitués de Sandra et malgré mes efforts, je ne réussis pas à me faire inviter. Car je recherchais maintenant les dîners chez Grady.

Le samedi vint sans amener d' amateur de petit souper fin, et je vis avec dépit Sandra retenu « une table pour deux ». Je me jurai que, coûte que coûte, je dînerais ce soir là chez Grady, moi aussi.

C'est ainsi que je rencontraï Martin. Le samedi, j'étais toujours pressée de filer pour prollier de mon après-midi de congé. J'avais gardé certaines habitudes d'ordre, il me fallait une fois par semaine au moins faire dans ma chambre le ménage à fond. Mais cette fois je m'attardai, dans l'espoir d'un client du week end, comme il s'en présentait quelquefois.

Martin employait ses samedis à

vérifier la comptabilité de « Chic et beau ». C'était son petit extra à lui. Il était maigrement payé par la firme Tuttle et Wagner, conseillers fiscaux de la maison, et tellement surchargé de travail qu'il lui fallait constamment faire des heures supplémentaires. Martin ne s'en plaisait pas. C'était lui aussi un résigné. Il avait un salaire si médiocre qu'il se privait de cigarettes, comme Roy, pour faire des économies. C'était aussi un travailleur. Il éprouvait une sourde joie à jongler avec les chiffres, à débrouiller les comptes et à déjouer les embûches du fisc. Chaque fois qu'il découvrait une nouvelle astuce pour épargner aux clients de sa firme une taxe ou pour alléger leurs impôts, il triomphait en silence, avec la jubilation intérieure des amateurs de puzzles et de mots croisés. Il lui arrivait de s'attarder tellement dans ses casse-tête qu'il en oubliait de dîner, et avait distraitement un sandwich, toujours plongé dans ses paperasses. Mais ce samedi-là, il dîna chez Grady. Parce que j'en avais ainsi décidé. Il représentait ma dernière chance de pouvoir narguer Sandra, et de lui prouver que je pouvais sortir sans elle. Mais il me fut assez difficile de convaincre Martin. La comptabilité de « Chic et Beau » était semblé-t-il assez délicate à mettre à jour, et il n'était pas le genre de garçon qui perd son temps avec les femmes. Je réussis pourtant à l'entraîner chez Grady, mais je le vis se recroqueviller littéralement en lisant le menu. On mangeait chez notre ami un délicieux canard à l'orange et d'admirables crêpes Suzette, mais Martin se contenta de commander un sandwich. Il m'avoua sans fausse honte que le salaire que lui payait « Tuttle et Wagner » ne lui permettait pas de telles folies. J'étais agacée par la simplicité de Martin, sa gentillesse, tout ce qui en lui me rappelait Roy. Je pensais : « encore un pauvre type, un vaincu, qui se laisse tondre sans dire ouf, qui n'arrivera jamais à rien... »

Grady vint me saluer, s'attarda à bavarder. J'étais gênée que Martin ne grignotât qu'un sandwich avec un verre d'eau glacée. Pour sauver l'honneur, j'avais commandé le canard et les crêpes; mais je les mangeais sans appétit. Pour dissiper mon malaise, je présentai mon compagnon, en déclarant qu'il appartenait au Ministère des Finances. Martin n'était pas un garçon à supporter ce bluff pourtant innocent. Il rectifia doucement, de

son air modeste et poli, expliqua qu'il était simplement agent fiduciaire, spécialisé en questions fiscales. A ces mots, je vis Grady dresser l'oreille. Il avait, dit-il, précisément besoin d'un petit conseil. Il était un homme d'affaires, mais les chiffres l'enuyaient... Une demi heure plus tard, Martin s'attablait devant une pile de dossiers, s'y retrouvait comme par miracle, et donnait bientôt à Grady stupéfait une formule qui lui permettait, en toute légalité, de réduire de 40 % sa taxe de chiffre d'affaires. J'avais baillé deux ou trois fois pendant cette petite séance mais j'étais résolue à ne pas perdre complètement ma soirée. Puisque ce nigaud de Martin refusait la gratification que lui offrait Grady, en affirmant qu'il était trop heureux d'avoir pu être utile à « un de mes amis », je sais

Ma collègue Sandra était une fille molle, toujours fatiguée qu'on trouvait à tout moment avachie dans un fauteuil du salon.





Martin était un résigné, un garçon dans le genre de Roy, qui se privait de cigarettes et des distractions les plus anodines, pour faire quelques économies.

l'occasion pour nous faire inviter à un vrai souper au champagne. C'était agréable et reposant de manger de bonnes choses, en compagnie d'un homme bien élevé qui ne profitait pas de toutes les occasions pour vous froter le bras ou le genou. Et je me demandais si Grady me glisserait à la sortie ma petite commission, comme après une profitable partie de poker. Grady n'était pas pingre, et il savait voir où était son intérêt. Il le trouvait

Saviez-vous que Joan Crawford était très généreuse? Non seulement, elle a adopté quatre enfants mais elle entretenait aussi huit lits à l'hôpital de Hollywood.

en revenant s'installer à notre table, avec une bouteille de cognac français. Il avait été vraiment impressionné par la maîtrise de Martin à démêler les problèmes de sa comptabilité, et il venait lui demander de tenir ses comptes à jour. Il suffirait pour cela d'une ou deux soirées par semaine. Martin était tenté. Quelques dollars seraient les bienvenus... Je presentais qu'il allait sottement gaspiller sa chance, et tranquillement, ce fut moi qui fixai le prix de sa collaboration. Cent dollars par semaine, à prendre ou à laisser. Grady accepta sans sourcilier. Je regrettais presque de n'avoir pas exigé davantage, mais Martin était blouhi.

— Vous êtes formidable, répétait-

George Castleman avait su par Grady que Martin était l'homme qu'il cherchait. Il lui offrait d'être directeur d'un bureau de contentieux qui ne serait qu'une façade.



il... Vous êtes une femme extraordinaire...

— Vous seriez vous aussi un homme assez remarquable, lui dis-je en riant... si vous suiviez mes conseils. Il ne demandait que cela.

Grady lui avait amené de nouveaux clients : d'autres tenanciers de bars ou de boîtes de nuit, pour qui Martin éclaircit d'assez épineuses questions de ristournes et de pourcentages. Pour un véritable amateur de problèmes, il était comblé, car les affaires des amis de Grady étaient toutes assez embrouillées. Il déplorait seulement que ces travaux supplémentaires lui prisent toutes ses soirées. Il gagnait maintenant assez pour pouvoir m'offrir de temps en temps le fameux camion dont le prix l'avait tant effrayé le premier jour. Mais il n'avait jamais une soirée libre, et ne pouvait me voir qu'en passant, le temps de m'apporter des fleurs ou une boîte de bonbons.

Quant à moi, je continuais à sortir avec les clients de Walter, à écouter leurs histoires scabreuses et à tolérer leurs familiarités. J'étais irritée contre Martin comme je l'avais été contre Roy. Certes, maintenant, j'avais du linge de soie, plusieurs robes du soir, je soupais au champagne et roulais en voiture. Mais j'éprouvais la même angoissante sensation de médiocrité, d'étouffement. Puisque Martin avait un tel talent de comptable, pourquoi n'envoyait-il pas promener la firme Tuttle et Wagner et son ridicule salaire, pourquoi ne se consacrait-il pas tout entier à des affaires d'envergure, qui lui rapporteraient vite une fortune.

Il avait toute confiance en moi, certes, mais cette perspective l'effrayait. Il était depuis douze ans dans la maison, il y avait ses petites habitudes, sa sécurité... Je le trouvais un peu lâche.

— Vous êtes si résolue, si ambitieuse, Ethel, me disait-il. Pour vous, n'est-ce pas, c'est la réussite qui compte, avant tout?

Je devinais une prière dans son regard... Si Martin me voulait, il lui faudrait me mériter.

Il l'avait compris, et c'est pour cela qu'il accepta de rencontrer Castleman. Dès qu'il me parla de cette nouvelle affaire, que venait de lui proposer Grady, je flairai l'occasion que j'attendais depuis si longtemps. « Un homme très important... une combinaison de grande envergure... » J'étais déjà résolue à ne pas laisser Martin gaspiller ses possibilités pour quelques dollars. Puisque ses services paraissaient si précieux, Grady et ses amis devraient les payer bon prix.

— Voyons ce que ce Castleman a à nous proposer, dis-je avec bonne humeur.

Un peu gêné, Grady me fit remarquer que je n'avais pas été priée d'assister à la réunion, ceci redoubla ma méfiance, et ma curiosité. Qui donc était ce fameux Castleman, dont Grady parlait avec tant de déférence?

— Je regrette, mais si Martin est

QUELQUES CONSEILS DE

« Trop de jeunes filles et même de jeunes femmes détruisent leur beauté par un excès de maquillage. Elles essaient de ressembler à une artiste qu'elles admirent. C'est, en effet, devenu une mode que de se confectionner une nouvelle bouche ou un nouveau nez, mais n'en fais pas dix, cette pratique détruit la beauté naturelle et cache le meilleur de la physionomie... »

« Chacun doit garder les traits que la nature lui a donnés. L'ennui, avec nous autres femmes, c'est que, trop souvent, nous nous fatiguons de notre visage. Nous sommes des pionniers et nous

votre conseiller financier, moi je suis... sa conseillère. Et à moins qu'il ne m'intéresse lui-même de l'accompagner...

Grady ne pouvait que s'incliner. Mais dès notre arrivée à la somptueuse résidence de Castleman, je compris que je n'avais pas cette fois affaire à un homme facile à mener. Avec une fermeté tout juste courtoise, il me pria d'attendre dans un salon exquisément meublé, où il m'installa avec un verre de Porto et quelques revues d'art. Grady avait entraîné Martin dans la bibliothèque, ou devait avoir lieu la fameuse « conférence ». Celle-ci dura assez longtemps. J'eus le temps de m'ennuyer un peu (l'art ne m'intéressait que fort médiocrement) de m'énerver, d'examiner les riches bibelots, les meubles et les tableaux qui ornaient le salon. J'examinai le portrait d'une assez jolie femme et de son grand garçon lorsque je vis entrer, un peu moins jeune et jolie que sur la toile, celle qui avait servi de modèle. C'était Mme Castleman. Elle se présenta avec beaucoup de bonne grâce, et me parla de son fils. Elle en était très fière, son regard brillait tandis qu'elle me vantait ses succès au collège. Le souvenir de Tommy me serra le cœur, et j'enviai cette femme qui possédait tout ce qui m'était refusé : la fortune, la sécurité, et ce grand fils qui ne lui donnait que de la joie...

Et j'étais plus âprement que jamais résolue à arracher à la chance cette part qu'elle me mesurait si chichement. Dès qu'il se retrouva seul avec

moi, Martin me fit le récit détaillé de l'entretien qu'il venait d'avoir chez Castleman. Celui-ci lui avait proposé la direction d'un bureau de contentieux, qui ne serait en vérité qu'une façade. Car Castleman était le chef d'une puissante organisation clandestine qui contrôlait tous les tripots, tous les cabarets, tous les champs de course de la côte atlantique. Grady et les autres clients de Martin n'étaient que des sous-fifres aux ordres du

Les acteurs préférés de Joan Crawford sont : Cary Grant, Clark Gable, Gregory Peck, Tyrone Power et Edmund Gwenn

grand patron. Les véritables prodiges réussis par Martin pour assainir des comptabilités plus que suspectes avaient donné à Castleman l'idée de réorganiser son affaire sur des bases plus solides, en prenant toutes les apparences de la légalité. Nommé administrateur financier, Martin veillerait à maintenir ces apparences. J'écoutais avidement le récit de Martin. Enfin, je voyais l'occasion si

ma toilette... Je rougis encore quand je me rappelle cette entrevue. Je ne peux penser à cet homme sans malaise. Il fut brutal. Tout en lui dénotait la force, la dureté, l'exigence, ces viriles vertus qui manquaient à Martin, à Roy. Il était blond, élégant, jeune. Des yeux de métal gris. Le retour de lèvres cruel d'un fauve. Étrangement séduisant. Son regard sur moi était si narquois que, malgré mon assurance, je me mis à trembler. J'étais venue pour discuter avec lui les conditions de Martin. Mais il était inutile de bluffer avec George Castleman. Il me laissa expliquer que M. Martin Blackford ne pouvait envisager d'abandonner la brillante situation qu'il occupait dans une firme honorablement connue sans avoir par ailleurs des garanties solides et intéressantes. Il ricana, tira d'un tiroir une fiche qu'il me tendit froidement. C'était l'honnête et pauvre biographie de Martin, employé pen-

qu'il me dévotait, qu'il me perçait à jour. Malgré ma sourde révolte, j'étais dominée par lui.

— De toute façon, dit-il enfin, je suis disposé à payer très largement les services de M. Martin Blackford. Et j'ai l'impression que je pourrai également utiliser les vôtres...

Dès cette première rencontre, j'appartins à Georges Castleman. Il ne réclama rien de moi pendant longtemps, et c'est cela peut-être qui acheva de m'attacher à lui. Il se contenta de transformer Ethel Whitehead mannequin d'une boutique de confection, en Mrs. Lorna Forbes, femme du monde et multimillionnaire. La métamorphose fut à la fois miraculeuse et difficile. Il suffit d'un bon couturier, de quelques beaux bijoux, d'un appartement de grand style pour me donner l'apparence d'une grande dame. Mais George ne se contentait pas de l'apparence. Il m'envoya Patricia. Patricia était une vraie aristocrate.

BEAUTÉ par JOAN CRAWFORD

rêvons de nouveauté. Mais nous ne pouvons changer de visage comme nos changeons de chapeau ou de robe. A moins de renoncer à être nous-mêmes.

J'ai vu des jeunes filles dissimuler sous le fard des fossettes très jolies élargir démesurément d'adorables lèvres et déformer leurs yeux, croyant acquérir ainsi la distinction. Elles ne réussirent qu'à avoir l'air de caricatures. Le naturel est la première condition de la beauté et de la personnalité. C'est une vérité qu'aucune femme ne devrait oublier.

attitude de sortir de la médiocrité. Je pris la main de Martin, je la retins entre les miennes.

— Je savais, lui dis-je avec chaleur, je savais que vous iriez loin...

Je le sentis se rétracter. Il me regarda avec une surprise un peu triste :

— N'avez-vous pas compris, Ethel... Castleman est une crapule... Je serais son complice...

Mon regard défia le sien. Je n'aime pas les faibles. Je n'aime pas ceux qui reculent devant les responsabilités :

— Et vous, demandai-je, autrement, n'avez-vous pas compris?...

Joan Crawford aime les plats simples. Ses mets préférés sont les carottes râpées, les escalopes avec une belle salade, la rhubarbe et les semoules de céréales.

N'avait-il pas depuis longtemps deviné, à travers les comptes invraisemblables que lui présentait Grady et ses collègues, qu'il était entré dans un terrain fangeux, et qu'il s'était déjà pas mal crotté lui-même en travaillant pour ces étranges clients? Et ne savait-il pas qu'il ne serait jamais rien pour moi s'il demeurait un pauvre type qui se contente de ramasser de-ci de-là une commission?

J'aimais la réussite. Je ne le lui avais jamais caché. Cette réussite s'offrait à lui, insérée. A lui de décider... Il baissa la tête. J'avais gagné la partie.

Le lendemain, j'étais chez Castleman. J'avais soigné mon maquillage,



George se chargea de transformer le petit mannequin que j'étais en une femme distinguée, raffinée et multimillionnaire.

dant douze ans chez Tuttle and Wagner à 40 dollars par semaine, faisant vivre sa vieille mère et ne possédant qu'une auto bonne pour la ferraille...

Castleman triomphait, dans son salon bourré d'objets d'art, et examinant avec une ironie dédaigneuse les frais de toilette que j'avais faits pour l'impressionner. Je me rebiffai. S'il était bien renseigné, je l'étais aussi. Je savais qu'il n'avait pas toujours été un homme d'affaires important et considéré, dont on parlait avec déférence dans les bulletins financiers et les rubriques mondaines. J'avais moi aussi une fiche détaillée sur un certain Joe Caveny, qui pendant la prohibition traquait sur quelques barils de bière ou de rhum de Cuba, et n'hésitait pas à descendre un concurrent encombrant. La réussite avait transformé Caveny le gangster, en cet élégant et cynique George Castleman qui me faisait de la tête aux pieds et me faisait remarquer qu'une femme distinguée doit éviter les bijoux faux et les parfums violents. J'aurais voulu l'humilier moi aussi, mais il ne broncha pas quand je lui jetai son sale passé à la figure. Son sourire s'accentua seulement imperceptiblement, et son regard se fit plus attentif. Je sentais

crater. Ruinée, elle vendait la seule chose qu'elle possédait : elle enseignait le goût, la distinction, les belles manières, les relations brillantes. Elle n'était sans doute jamais un élève, plus docile, plus souple, plus avide d'apprendre que je le fus. Je passai mes journées, à corriger le ton de ma voix, ma démarche, chacun de mes gestes, à apprendre à distinguer le beau du toc, à acquérir l'aisance légère et la simplicité de ceux qui ont toujours connu le vrai luxe. Patricia était ravie de mes progrès, de temps en temps George venait me rendre une visite discrète. Ses compliments étaient rares et d'autant plus attendus. Il réglait sans sourciller toutes les factures et semblait secrètement satisfait. Jamais je ne le rencontrai dans un endroit public. « N'oubliez pas, me rappelait Patricia, que c'est un homme très important, et qu'il est marié ». Je pensais souvent à la femme éfaccée et charmante rencontrée chez Castleman le premier soir. Jamais plus je n'avais remis les pieds dans cette maison ; et malgré la griserie de



Après notre voyage en Europe, nous étions revenus à New-York. De mauvaises surprises nous attendaient. Grady avait été tué.

ma vie nouvelle, malgré les succès de plus en plus éclatants que je remportais aux courses, au théâtre, à toutes les manifestations mondaines où m'emmenait Patricia, il restait en moi un obscur sentiment d'humiliation et de frustration. Pour moi, aucune réussite ne serait valable tant que je n'aurais pas conquis George Castleman.

Ce jour vint... Il n'y eut pas de mots d'amour, pas de promesses. George vint un soir, s'attarda, et le lendemain nous partions ensemble pour l'Europe... Cannes, San Remo, St-Moritz... Paris enfin... Des mots et des mots merveilleux. Je me gorgais de toutes ces joies que j'avais confusément désirées.

Il y avait dans ma vie pourtant une inquiétude. J'étais comblée, je possédais tout, et au fond de mon cœur subsistait l'attente d'autre chose. Je n'osais pas m'avouer mon ambition profonde. Je voulais que ce fut mon portrait à moi qui ornât le salon de la résidence officielle de George, je voulais être la vraie Mme Castleman.

Lui n'avait jamais eu cette intention. Je dois pour être juste reconnaître qu'il ne me fit jamais la moindre promesse. Je le voyais vivre avec moi, satisfaire tous mes caprices. Il semblait épris. Je l'aimais. Nous étions de la même race, celle des exigeants,

Accompagnée de Patricia je partis pour la Californie afin de surveiller Nick Prenta En peu de temps je réussis à m'immiscer dans sa vie privée.

des tenaces, nous avions jeté notre vieille peau avec la souplesse du serpent, nous étions George Castleman et Lorna Forbes, le couple le plus

Joan Crawford a, chez elle, une petite salle de théâtre privée avec une scène dont le rideau est de velours vert. Cette pièce sert aussi de salle de projection et chaque jeudi, la vedette de « L'Esclave du Gang » présente à ses amis sur un écran portatif fixé au mur les derniers films à succès de Hollywood.

brillant de la saison de Paris ce printemps-là.

Mais il fallut revenir à New-York, et là de mauvaises surprises nous attendaient. Grady était mort. Avant notre départ, George l'avait envoyé en Californie pour surveiller un certain Nick Prenta, qui contrôlait le réseau Pacifique de l'organisation Castleman. Ce Nick était violent, insubordonné, cupide, assez dangereux en vérité, et depuis longtemps le patron le soupçonnait d'agissements assez louches. Grady avait été envoyé en

« Joan Crawford est arrivée uniquement par ses propres moyens. On discernait dans chacune de ses actions la volonté de réussir coûte que coûte. Elle est une des personnalités de Hollywood, les plus dignes d'admiration et de respect. Il y a trois choses en elle qui m'ont toujours impressionné : sa sincérité, sa parfaite franchise, et ses hautes ambitions ». (VAN DYKE)

Californie en mission de surveillance. On l'avait retrouvé mort au volant de sa voiture fracassée, une bouteille de whisky renversée près de lui. La police

avait conclu à un accident provoqué par l'ivresse. Mais George savait que Grady souffrait d'un ulcère à l'estomac et ne buvait jamais. Il était persuadé que Nick s'était débarrassé d'un gène qui en savait trop long sur ses combines.

Le soir même de notre retour, un long entretien eut lieu chez moi, entre George et Martin. C'était celui-ci qui, pratiquement, pendant notre absence prolongée, avait dirigé toute l'affaire. Il avait changé, il était plus sûr, durci, avec aux lèvres un pli amer que je ne lui connaissais pas. Il affectait un ton très précis, très homme d'affaires, et son regard fut le mien. M'aimait-il encore? Me gardait-il rancune?

Il bondit lorsque George annonça tranquillement que j'allais partir pour la Californie. J'aurais pour mission de rencontrer Nick, de gagner sa confiance et d'obtenir de lui les informations que Grady n'avait pas eu le temps de transmettre.

— Mais ce Nick est un individu dangereux... Il ne recule devant rien... Il est capable de...

Il y avait une véritable angoisse dans la voix de Martin. George restait de marbre :

— Lorna est de force à se défendre, dit-il simplement.

Pour moi, à cet instant, un froid mortel m'avait pénétré jusqu'au cœur. Je venais de comprendre ce que j'étais exactement pour George. Il m'avait polie, affinée comme une lame, j'étais entre ses mains un instrument qu'il s'était appliqué à rendre dangereux. Maintenant il se servait de moi.

Ces mots, dans sa bouche, étaient flatteurs. Mais rien ne pouvait adoucir ma brûlante déception.

— Tu n'ignore pas, bien entendu, qu'un homme comme ce Nick ne se laisse pas tourner la tête par un simple sourire... Tu feras ce qu'il faudra... Je parle qu'avant une semaine il l'aura raconté sa vie... J'ai confiance en toi.

— Tu ne confierais pas... une mission de ce genre à ta femme, je suppose.

J'épiais une réaction. Il n'eut que son léger sourire narquois :

— Évidemment pas... Elle n'est pas préparée pour ce rôle. Tu l'es...

— Je partirai demain, dis-je.

Je partis. Patricia m'accompagnait. Avec ses relations brillantes et la réputation qui m'avait été faite depuis deux ans par les chroniques mondaines, il nous était facile de prendre bientôt en Californie une place de premier plan. Il suffit d'un prétexte pour me faire rencontrer Nick Prenta. Et, ainsi que l'avait prévu George, il me fut aisé de



l'éblouir d'abord et bientôt de m'introduire dans son intimité.

Nick était un naïf, au fond, une petite brute avide et sauvage, grisé de sa force, impétueux comme un jeune taureau. C'était un goujat, il se plaisait à accentuer encore la rusticité de son personnage de petit voyou arrivé. Il était riche, mais il ne dépensait pas son argent, comme Castleman, en objets d'art, en bibliothèques, en raffinements. Il savait que jamais il ne se ferait accepter dans un certain milieu, et se vengeait en méprisant ouvertement ceux qui le tenaient à l'écart.

J'étais pour lui Mme Lorna Forbes, la veuve d'un magnat du pétrole, une habituée de Monte-Carlo, de Deauville,

Savez-vous que Joan Crawford parlait couramment l'espagnol et assez bien le français ?

avaient comme lui gardé leurs bonnes vieilles habitudes des années de gang. On réglait les comptes bruyamment, et s'il le fallait on cognait ferme. Castleman, avec ses méthodes subtiles, sa façon de ne rien toucher sans mettre des gants irritait Nick et ses hommes. Ils le croyaient « mou ». Ils révélèrent de se libérer de lui, de ses consignes, de la rançon qu'il prélevait sur tous les gains.

George ne s'était pas trompé. Nick était mûr pour la rébellion. Il m'était facile d'en fournir les preuves. Et cependant, je ne cherchais pas à tirer profit de la confiance que m'offrait ingénument celui que j'avais mission de trahir. Moi aussi, séparée de Castleman par des milliers de lieues, je

Joan Crawford mesure 1m.52 et pèse 55 kilos. Elle a les yeux bleus et les cheveux chatain-roux.



George ne me tua pas froidement, peut-être parce qu'il se souvenait des mois passés ensemble. Mais il me battit sauvagement.

et de Palm Beach. Et puisqu'il était vraiment bouillant et dangereux comme un petit taureau, c'est avec la ruse, la finesse, les feintes d'un torero-dor que j'll'affrontai.

A notre première rencontre, il fut grossier. Dès la seconde, il me présentait des excuses. En moins d'une semaine, il ne pouvait plus se passer de moi.

Je ne pouvais pas me leurrer sur le compte de Nick. Je savais ce qu'il était, ce qu'il valait. Et avec stupeur je découvris bientôt que j'étais émue par cette brutalité même.

Ce que désirait Nick, c'était la puissance, l'indépendance, l'impunité. Pendant trop longtemps il avait eu la bride sur le cou, et se croyait aussi fort que Castleman lui-même. Il était entouré d'une bande de « durs », qui

croiyais puérilement pouvoir me libérer de sa contrainte.

Lorsque Nick m'apprit qu'il avait résolu de faire un véritable coup d'état, la peur me prit. Depuis mon arrivée en Californie, j'avais vécu dans une sorte de torpeur, où ma lucidité s'était troublée. Après l'âpre humiliation que m'avait infligée George, l'admiration passionnée que me portait Nick m'était un baume. Si je jouais si parfaitement pour lui le rôle de la grande dame un peu descendante et amusée qui se laisse séduire par le petit ganster, c'était que j'en étais arrivée à croire moi-même à mon personnage. J'imaginai que j'étais vraiment une riche veuve de bonne famille.

— Je ne suis pas digne de vous, me déclara un soir Nick, avec son air ardent et buté. Mais toujours, dans

ma vie, ce que j'ai voulu, vraiment voulu, j'ai su le gagner. Demain, je pars pour New-York. Castleman ne me fait pas peur. J'ai l'étoffe d'un chef. Je n'ai qu'un geste à faire pour prendre sa place. Et alors, alors, n'est-ce pas, vous ne refuserez pas de devenir ma femme...

SUITE ET FIN AU VERSO

CONSTITUEZ VOTRE BIBLIOTHÈQUE DE CINÉPHILE EN COMMANDANT CES NUMÉROS DÉJÀ PARUS :

- N° 4 Jean MARAIS et "Orphée"
- N° 5 Edwige FEUILLÈRE et "La Dame aux Camélias"
- N° 6 Tino ROSSI et "Envoi de fleurs"
- N° 7 Viviane ROMANCE et "Maya"
- N° 8 Jean GABIN et "La Marie du Port"
- N° 9 Danielle DARRIEUX et "Battlement de Cœur"
- N° 10 Errol FLYNN et "Robin des Bois"
- N° 11 Bette DAVIS et "L'Inconnue"
- N° 12 Jean DESAILLÉ et "Véronique"
- N° 13 Martine CAROL et "Une nuit de noces"
- N° 14 FERNANDEL et "Casimir"
- N° 15 JENNIFER JONES et "Madame Bovary"
- N° 16 ORSON WELLES et "Le 3^e homme"
- N° 17 Sophie DESMARETS et "La Veuve et l'Innocent"
- N° 18 François PÉRIER et "Les années de St.-Louis"
- N° 19 Shirley TEMPLE et "2 saurs vivaient en paix"
- N° 20 RELLYS et "Les Mémoires de la vache Yolande"

- N° 21 Ginette LECLERC et "Les Aventuriers de l'Air"
- N° 22 Pierre FRESNAY et "Le Corbeau"
- N° 23 Rita HAYWORTH et "Les Amours de Carmen"
- N° 24 Fernand GRAVEY et "M^{lle} Josseline, ma femme"
- N° 25 Renée SAINT-CYR et "Fusillé à l'aube"
- N° 26 Humphrey BOGART et "Tokio Joe"
- N° 27 Simone RENANT et "Pas de pitié pour les femmes"
- N° 28 André CLAVEAU et "Cœur-sur-Mer"
- N° 29 Mich. PRESLE et "La Taverne de la Nouvelle Orléans"
- N° 30 René DARY et "L'inconnue de Montréal"
- N° 31 Esther WILLIAMS et "La fille de Neptune"
- N° 32 SCURVIL et "Le rosière de Madame Husson"
- N° 33 Simone SIGNORET et "Ombre et Lumière"
- N° 34 Jean-Pierre AUMONT et "L'Amant de Paille"
- N° 35 Claudine DUPIUIS et "Boîte de Nuit"
- N° 36 Cary GRANT et "Cas de conscience"
- N° 37 Colette DARFEUIL et "Cet âge est sans pitié"

N° 38 Gérard PHILIPPE et "Juliette ou la clef des songes"

le film *Vécu*

PARAIT LES 2^e ET 4^e JEUDIS DE CHAQUE MOIS

•• Le prochain numéro consacré à GARY COOPER paraîtra le 2^e Jeudi du mois prochain. ••

Ces publications sont encore à votre disposition chez votre dépositaire habituel ou à FILM VÉCU. Boîte Postale 300-08, Paris 8^e - 2, Avenue Matignon, Paris, contre la somme de 15 fr. par exemplaire demandé (ÉTRANGER : 25 francs) pour les numéros 4 à 36 (inclus) et contre la somme de 20 fr. (ÉTRANGER : 30 fr.) pour le numéro 37

TARIF D'ABONNEMENT :

FRANCE ET COLONIES

ÉTRANGER

6 mois : 225 Fr. - 1 an : 450 Fr.

6 mois : 350 Fr. - 1 an : 700 Fr.

Cinémond

LA REVUE MONDIALE DU CINÉMA

20 Pages

40 Francs

Abon. : (1 an) France : 1.850 fr. - ÉTRANGER : 2.700 fr.

publie actuellement
le récit "en couleurs" de deux grands films :

"Olivia" et "Andalousie"

le film Vécus

VOUS RACONTE EN COULEURS :

L'ESCLAVE DU GANG

Celui-là ne mentait pas, il se donnait tout entier, il était mien, sans restriction, sans arrière-pensée. Malgré tout ce que je savais de lui, je me sentais pris pour lui d'une tendresse immense, et d'une pitié presque maternelle. Il me fallait l'empêcher de s'embarquer dans cette aventure fatale. Je m'efforçais désespérément de l'en dissuader. Il croyait que j'étais paralysée par des timidités de femme du monde. Plus je le suppliais de renoncer, plus il s'entêtait. S'il avait quelque conscience du vrai danger de son entreprise il était grisé par le péril même, fier de faire pour moi quelque chose de dangereux.

Je le quittai très troublée. Il avait promis de passer me voir plus tard dans la soirée. J'avais besoin de réfléchir, de trouver un moyen de l'empêcher de partir le lendemain.

Mais il était déjà trop tard. En

Castleman, Nick Prents... deux morts que je veux oublier, et avec eux je veux oublier mon passé et ne penser qu'à Martin.



rentrant chez moi, je trouvais Martin. George Castleman l'accompagnait. Mon silence avait paru suspect. George était de ceux qui sa vent toujours à temps se mêler de ceux sur lesquels ils ont le plus compté. Il n'ignorait rien de mon intimité avec Nick, rien non plus du complot prévu pour le lendemain.

— Ordure, dit-il, les dents serrées.

Je l'avais trahi. J'avais trompé non pas son amour, mais sa confiance. Il venait régler mon compte, en même temps que celui de Nick et de ses hommes. S'il ne me tua pas froidement, comme il devait abattre Nick quelques instants plus tard, c'est peut-être que, tout de même, les mois que nous avions vécus ensemble avaient laissé en lui une place encore sensible. Il ne pensa pas d'abord à me descendre, comme un employé félon. Il me battit, sauvagement, comme le fait un amant furieux. C'est Martin qui m'arracha à ses mains. J'étais assommée et meurtrie, je n'avais pas même la force de supplier. Je ne savais même plus si je haïssais George, si je souhaitais la victoire de Nick. La vie absurde et dangereuse que je menais depuis trois ans aboutissait à cette impasse, à ce cauchemar sanglant.

Nick... sous mes yeux, à bout portant. Je n'eus le temps, avant de s'écrouler, de me jeter une insulte au visage. Lui aussi croyait que je l'avais trahi. Il avait découvert mon imposture; il savait qu'il avait offert son amour non pas à une de ces grandes dames qui étaient son rêve inavoué, mais à une pauvre fille que George Castleman payait pour jouer ce rôle. Comme mon pauvre petit cousin, Nick mourut de la rage au cœur après s'être vu brutalement arracher sa dernière joie.

Je m'attendais à mourir moi aussi cette nuit-là. Peut-être aurait-ce mieux valu.

C'est Martin qui persuada Castleman de faire avant tout disparaître le cadavre de Nick. J'étais prostrée sur un fauteuil, épuisée, à demi inconsciente. Je les vis s'éloigner en traînant le grand corps foudroyé dont le sang laissait une traînée sombre sur le tapis. La voiture s'ébranla. J'étais seule. Quel instinct alors me fit me redresser, fuir, m'accrocher à je ne sais quel espoir de salut?

Je n'avais pas d'ami, pas de refuge. C'est comme un animal blessé que je revins au gîte, à ce pauvre logement de mes parents, dans l'odeur de suie et de misère du faubourg. Ils n'osèrent me chasser. Mais ce n'était pas un enfant qu'ils accueillaient. J'étais une intruse. Ils ne me pardonnaient pas de les avoir trahis, eux aussi, d'avoir fui loin d'eux, d'avoir voulu oublier que j'étais des leurs.

Je ne trouvais chez eux ni chaleur, ni tranquillité. Je savais que Castleman n'était pas homme à renoncer à une vengeance. Lorsque je vis un jour surgir Martin, je fus presque soulagée. Je n'en pouvais plus d'attendre et de trembler. Martin venait m'avertir que George était sur ma piste. Qu'il vint donc, qu'il apportât la brutale conclusion à toute notre sordide roman. Plus rien ne m'importait. J'étais trop lasse.

Je ne voulais qu'une dernière chose... Que Martin fut épargné. C'était moi qui l'avais entraîné dans cette triste



Castleman ne me faisait plus trembler. J'allais moi-même à sa rencontre, mes yeux se regardaient bien en face, d'un air de défi, lorsqu'il déchargea sur moi son revolver.

aventure. George ne lui pardonnerait pas, à lui non plus, d'avoir cherché à me sauver. Il ne fallait pas qu'il continuât à se compromettre et à s'exposer pour moi. C'était tellement inutile... George était le plus fort...

J'allai moi-même à sa rencontre. Il ne me faisait plus trembler maintenant, ni d'amour ni d'épouvante. Je pouvais le regarder dans les yeux. La seule fois où je pus le défier, c'est lorsqu'il déchargea sur moi le contenu de son revolver...

Je ne suis pas morte. La main de George a-t-elle tremblé, au dernier moment? Ou bien a-t-il été atteint à temps par la rafale des balles de Martin? Je ne sais pas. J'avais sombré dans un gouffre rouge sombre et brûlant...

J'ai rouvert les yeux dans ce lit d'hôpital. Maintenant, je sais que je vivrai.

Je souffre encore beaucoup. Il faut des soins douloureux. Pendant des semaines et des semaines encore je ne serai sur ce lit étroit qu'une pauvre blessée exsangue et inerte, tourmentée de fièvre. Les chairs déchirées se cicatriseront. Les docteurs ont promis.

Mais puis-je espérer la vraie guérison, puis-je espérer que j'oublierai? J'ai expié. Tout ce que j'ai gagné et payé de mon sang, de mon âme, m'a été arraché. Je suis dépourvue et misérable, moi qui ai si follement aimé la possession, la richesse.

Mais cette fois j'ai triomphé de l'amertume. J'ai triomphé de la convoitise. Je ne désire plus que la paix.

Y a-t-il encore pour moi au monde un peu de paix? Un peu d'affection aussi, une chaleur humaine, un espoir de bonheur?

Il y a Martin.

ETHEL WHITEHEAD

P. e. c. JOAN CRAWFORD.

